

## ENTRETIEN CINQUIÈME

« Je préfère te prévenir tout de suite. Ton apprentissage ne va pas être une partie de plaisir, bien au contraire. C'est un processus dont la longueur n'est devancée que par la difficulté ; bien souvent tu auras l'impression de rester sur place malgré tes efforts tel le chien qui tente de grimper la congère, et parfois comme lui tu reculeras. Je veux que tu saches que c'est normal, que toute personne qui un jour s'est intéressé de prêt au noble art de la magie s'est heurté à de pareilles difficultés.

« Néanmoins, tu devras t'accrocher et continuer, quoi qu'il se passe, et surtout toi. Tu l'as bien compris car tu es une jeune fille intelligente : tu possèdes un pouvoir exceptionnel, et ton salut ne passe que par sa maîtrise complète, toute autre choix serait pas qu'un gâchis inconséquent mais un suicide à plus ou moins brève échéance.

« C'est pourquoi nous travaillerons à ton éducation magique. Nous travaillerons dur, nous travaillerons beaucoup, et nous toucherons enfin du doigt le bonheur de la réussite tant pour toi que pour le bien-être de Berris, de ses habitants et des alentours. Je mettrai tout mon savoir, toutes mes connaissances dans cet enseignement, aussi j'attends que tu t'y impliqués à fond. L'échec n'est pas une option. »

Andemnia marchait de long en large dans son salon, avec force gesticulations grandiloquentes sensées reproduire celles du chef du village lorsqu'il lui déclama ce discours, mais je la soupçonnai de cabotiner bien plus que nécessaire.

Nous étions une vingtaine de jours après le précédent entretien, et c'était le lendemain de la Fête des Gâteaux. C'est à cette époque de l'année que les poules se remettent à pondre, et la tradition de Lusfol voulait qu'à cette occasion les habitants confectionnent diverses pâtisseries, salées ou sucrées, et les donnent en offrandes à la déesse Emlan, mais pas seulement. Chaque année, la prêtresse perpétuait la coutume du grand concours de tartes – cinq catégories différentes – et celle du banquet, lequel avait lieu dans le temple en raison des températures habituelles des soirées de ce dernier tiers d'hiver.

Comme toujours, le festin fut gargantuesque, car c'était la première occasion offerte aux bourgeois et à tous les villageois des environs de se réunir depuis la fête du solstice d'hiver après deux longs mois sombres et froids. Je savais que les restes n'étaient pas perdus, mais redistribués, mais jamais je ne m'étais demandé ce qu'il advenait des offrandes offertes à la déesse.

Le lendemain, Andemnia m'invita à dîner « *si l'idée de déguster une pâtisserie avec moi ne te dégoûte pas* », m'avait-elle précisé dans son message. J'en compris la raison lorsque j'entrai chez elle : la grande table croulait sous une montagne de gâteaux, tartes, galettes en tous genres, sablés de toutes formes, cakes salés et sucrés, quiches, pâtisseries diverses, et même une petite pièce montée.

« J'espère que tu ne considères pas les offrandes tellement sacrées qu'il serait sacrilège de les consommer, me dit-elle. Voici le repas de ce midi – et le mien pour la semaine à venir. Je te propose... tarte aux poireaux, pâté en croûte, cake aux quatre saveurs et ces choux à la crème en dessert. »

Surpris, l'idée me parut tellement absconse que j'hésitai.

« Je te rassure, elles sont bonnes, reprit-elle devant mon absence de réaction. Les lusfoliens respectent leur déesse protectrice. Si mon menu ne te plaît pas, prends ce qui te fait plaisir, de préférence ce qui se conserve mal. Évites seulement d'exhiber ces pâtisseries devant tout un chacun, elles sont sacrées. »

La prêtresse ne plaisantait pas. En mon for intérieur, je me dis que notre déesse préférerait que je consomme ces dons plutôt que de laisser perdre tant de nourriture, aussi quelques minutes plus tard,

j'étais assis à table et attaquai le menu annoncé, délicieux au demeurant. Une fois le dîner dégusté, nous nous installâmes une fois de plus dans les fauteuils devant la cheminée, et la prêtresse continua son récit.

« Mon enseignement avec l'unique magicien du village commença dès le lendemain de mon procès. Je m'étais réveillée très tôt, avant que les premiers rayons du soleil ne s'introduisent dans ma chambre. L'odeur de poussière et de renfermé avait été progressivement remplacée par celle, beaucoup plus agréable, des plaquettes de cèdre que l'on avait suspendu dans l'armoire pour éloigner les mites.

Encore allongée sous la couette, dans le noir, j'éprouvai une sensation que j'étais certaine d'avoir déjà ressenti auparavant, sans pouvoir lui donner de nom. Quelque chose qui tenait à la fois du confort, du bonheur et de la nostalgie, sentiment inattendu chez une fillette de dix ans mais pourtant bien présent. Je restai là, à rêvasser et à réfléchir à ce qui m'arrivait, quand tout à coup je compris ce que je ressentais : l'impression d'être chez moi.

Cette sensation était d'autant plus inattendue que jamais je n'avais vécu dans un pareil décor, seule la taille de la pièce s'approchait de la chambre que j'avais dans ma maison natale – et encore, elle était agencée de manière très différente. Je crois que c'est à cet instant que je compris que malgré tout l'amour que je portais à Ivoliéna et Rolumbert, affection d'ailleurs réciproque, je ne m'étais jamais tout à fait sentie à ma place chez eux. Pourtant, ils m'avaient toujours considéré comme leur propre fille et élevée comme telle ; mais peut-être était-ce là la clef du problème, car ce n'étais pas le cas et j'étais bien trop âgée lorsqu'ils m'ont recueillie pour que j'oublie mes véritables parents.

Les oiseaux piaillaient depuis quelques temps déjà et les prémices de l'aube filtraient à travers les rideaux de la lucarne ovale lorsque le tintement sonore strident retentit dans toute la pièce. Il provenait d'un groupe de clochettes que je n'avais pas remarqué la veille, suspendues presque au-dessus de la porte et reliées à un fort cordon qui contournait le chambranle grâce à une poulie et partait se perdre dans un trou du plancher.

Je me débarbouillais lorsque la sonnette retentit une seconde fois, accompagnée d'un « Andemnia ! » sonore en provenance de la pièce en-dessous. Une demi-heure plus tard, je terminais un solide petit-déjeuner annonciateur d'une journée chargée. Très différent des habitudes locales, d'ailleurs. Je me souvient avoir commencé mes journées par beaucoup de gruau et autres bouillies, à cette époque.

Je n'avais pas eu de temps pour réfléchir à ce qu'allaient être mes premiers cours de magie. De longues déblatérations théoriques et soporifiques ne m'auraient pas étonnées, pas plus qu'une série de tests telle celle que j'avais subies lorsque le chef du village s'était mis en tête de faire de moi une espionne. Ma curiosité espérait, toutefois sans grand espoir, qu'il m'explique l'utilité et le fonctionnement des moult brimborions qui encombraient la grande salle.

Au lieu de tout cela, nous sortîmes dans le petit matin. Le temps était frais et brumeux ; l'automne arrivait à grand pas, bien que les fins de journées restassent chaudes. Je ne m'étonnais pas de la manœuvre jusqu'à ce que nous quittions le village pour nous diriger vers la rivière, que nous longeâmes pendant quelques minutes. Le magicien nous mena jusqu'à une petite île – plus exactement un gros banc de gravier et de galets, à fleur de l'eau au milieu de la rivière, dénudé à l'exception de quelques branches détrempées et de rares touffes d'herbes rachitiques. Nous y accédâmes via un tronc renversé qui officiait comme pont.

Il semblait que nous étions arrivés, car il me fit asseoir sur le gravier avant d'en faire de même. Que diable préparait-il ? Pour quelle raison farfelue m'avait-il emmené dans ce lieu saugrenu, d'ordinaire occupé seulement par les pêcheurs d'écrevisses ?

Il commença un discours, et très vite il se laissa emporter. Sa première diatribe se termina par un instant de silence, après quoi il enchaîna aussitôt :

« Andemnia, as-tu bien saisi les conséquences de ce que je viens de t'expliquer ? Ton pouvoir est immense, mais insaisissable comme la truite qui bondit dans la cascade. Il est comme le fauve sauvage et indompté, qu'il te faudra apprivoiser, non par la force mais par la patience et la persévérance, pour

t'en faire un allié puissant et craint. Je te le dis encore, ce sera long, ce sera difficile, et souvent tu voudras jeter l'éponge et tout abandonner. Mais n'oublie jamais, sous aucun prétexte, que la maîtrise de tes pouvoirs est ta seule porte de sortie, l'unique que tu n'auras jamais : sans la maîtrise de la magie, tu n'es rien, et quelles que puissent être les peines que tu rencontreras lors de ta formation, elles ne seront que d'inoffensives plaisanteries face à ce qui t'attends si tu ne fais rien ! »

Autant te dire qu'après de telles paroles, je n'en menais pas large. Pourrais-je jamais maîtriser mon pouvoir, ou étais-je condamnée à courir de catastrophe en catastrophe, sans pouvoir me dépêtrer de cette malédiction ? Maîtriserais-je un jour le noble art de la magie, ou serais-je toujours une ignorante dans ce domaine pourtant primordial pour ma survie ? Qu'impliquaient réellement les étranges pouvoirs que je possédais ? D'où provenaient-ils ? Serais-je capable, un jour, de maîtriser une telle puissance, une telle gageure était-elle d'ailleurs seulement possible ?

Je n'avais que dix ans et demie, et en six mois à peine, deux crises avaient chacune provoqué une catastrophe. J'ignorais à peu près tout des études magiques, mais j'étais certaine d'une chose, c'est qu'en plus d'être difficiles, elles étaient longues, y compris pour les petits magiciens de village aux pouvoirs limités. Que pourrais-je espérer apprendre en deux saisons ? Que se passerait-il lors de ma prochaine crise, qui surviendrait – je n'en doutais pas une seconde – avant que je n'aie acquis la maîtrise de mon potentiel. Les connaissances, les capacités, tout ce savoir et ce travail, me permettrait-il de maîtriser quoi que ce soit, ou au contraire agirait-il comme catalyseur et augmenterait l'efficacité de cette force incontrôlée ?

Je ne pouvais espérer qu'une chose, qu'aucune autre crise n'apparaisse avant que je ne sois prête. Mais arriverait-ce jamais ? Je ne savais rien du mécanisme de ces épisodes, rien de leur déclenchement, rien de leur fonctionnement, et encore moins de la manière de les faire cesser. Aucun signe avant-coureur ne me les signalait, et les deux événements n'avaient pas été identiques, ce qui m'interdisait d'émettre des hypothèses. Même leur fréquence réelle m'était inconnue. Était-ce deux en six mois ? Deux en dix ans et demie, mais rapprochées pour une raison inconnue ? Ne survenaient-elles que dans certaines conditions que je pourrais éviter – à condition de les identifier, ou étais-je condamnée à les subir à intervalles plus ou moins réguliers ?

Je m'imaginai déjà agonisante au fond d'une fosse à purin, seule, abandonnée, de tous, chassée par chacune de mes connaissances, après des années et des années à tenter de maîtriser une puissance inimaginable, capable de la même destruction qu'une avalanche et aussi peu contrôlable, coupable de la destruction involontaire mais irrémédiable de ceux et ce qui m'étaient chers. Peut-être devrais-je vivre en ermite ; isolée de tout, je ne risquais pas d'entraîner des innocents dans les conséquences d'un échec inévitable.

« Andemnia ! »

Je papillonnais, mon maître était assis sur ses talons, face à moi, les mains posées sur mes épaules. Il me secoua. Je sentais une larme couler sur ma joue. Combien de temps étais-je restée plongée dans mes pensées ?

« Pas de défaitisme, Andemnia ! La magie est une affaire de volonté. Tout est possible avec la magie, à condition de le vouloir, au plus profond de soi-même. Le doute n'est pas permis, tu dois croire en ta réussite, tu dois en être absolument convaincue. Combats, Andemnia, bats-toi et tu vaincras. Ce sera long et difficile, j'insiste, mais nullement impossible. Je refuse de te voir abandonner, pas maintenant, pas plus tard, jamais. Et surtout pas avant même d'avoir commencé ! »

Je séchai mes larmes. Il avait raison, je n'avais pas d'échappatoire, et je ne pouvais partir perdante sans même savoir ce qui m'attendait. Je devais suivre ces enseignements, même s'il n'en sortait rien, car ce ne pourrait pas être pire qu'attendre la prochaine crise sans rien faire. Et, d'une certaine manière, je me sentais redevable envers mon maître. Beaucoup, dans sa situation, n'auraient pas hésité une seconde et auraient sacrifié l'étrangère pour clamer la foule. Lui avait pris des risques pour me sauver et m'assurer un avenir, je ne pouvais pas détruire ses efforts sur une simple impression négative.

« D'accord, allons-y, lui dis-je entre deux reniflements.

— Parfait ! Voilà ce que je voulais entendre ! Aujourd'hui, nous allons nous contenter de quelques tests. Mais tout d'abord, une question : que sais-tu sur la magie ?

— Eh bien... la magie, c'est tout ce qu'on ne peut pas faire normalement.

— C'est réducteur mais exact. Je vais m'en contenter pour l'instant. Quoi d'autre ?

— Tout le monde peut en faire un peu, mais presque personne n'a de grands pouvoirs utiles. Et pour les maîtriser, les magiciens doivent suivre de longues études.

— Bien. Autre chose ? »

C'était là toute l'étendue de mes connaissances sur le sujet. J'avais beau me creuser les méninges, je ne trouvai rien de pertinent à répondre à mon maître, et c'est gênée que je contemplai, silencieuse, les galets inconfortables. Une grenouille coassa dans le lointain.

« Tu ne trouves rien du tout ?, reprit-il. N'importe quoi fera l'affaire, j'ai besoin de savoir d'où commencer mes explications. Par exemple, quelles grandes catégories de magie connais-tu ?

— Parce qu'il existe plusieurs catégories de magie ?

— D'accord, fit-il dans un soupir. Je vois que nous avons du travail. »

Mon maître s'installa aussi confortablement que possible sur un banc de gravier au milieu d'une rivière, et je découvris l'existence des deux manières principales de lancer des sortilèges.

La première, la plus simple dans sa réalisation, était fondée sur l'obtention d'un résultat précis, sans que le magicien ne s'intéresse à la manière exacte de parvenir à ses fins. Il nommait cette méthode « *magie du résultat* », laquelle possédait un nom savant qu'il m'était inutile, voire toxique d'apprendre à ce moment là. J'eus droit à une violente diatribe contre les savants de tous bords et de toutes sciences qui donnaient des noms incompréhensibles et inutilement compliqués aux choses les plus simples, puis qui méprisaient ceux qui n'usaient pas de leurs créations.

Selon lui, cette magie fonctionnait comme l'achat d'une pâtisserie à la boulangerie : de la même manière que l'acheteur obtient son sablé sans savoir comment il a été fabriqué ni même avec quels ingrédients précis, le magicien obtient son résultat sans connaître le processus qui y a mené – je soupçonnai ma gourmandise d'avoir influencé le choix de cet exemple.

Tout cela était simple, mais l'utilisateur de tels charmes restait cantonné à ceux qu'ils connaissait, sans possibilité d'improviser au besoin.

La seconde catégorie de magie était plus complexe par sa mise en œuvre mais infiniment plus souple. Mon maître la nomma « *magie de la méthode* », elle aussi possédait un nom savant qu'il ne me communiqua pas. Ici, l'important était le moyen d'arriver au résultat voulu : quiconque voulait utiliser de telles capacités devait se concentrer sur chacune des minuscules étapes qui permettait d'arriver à l'effet désiré, ce qui permettait donc d'obtenir avec précision la réaction convoitée.

Hélas, de tels enchantements étaient bien plus délicats et complexes à produire que ceux obtenus par la magie du résultat, et beaucoup plus fatigants, car outre la complexité supérieure, elle exigeait une concentration sans faille : la moindre erreur dans une étape risquait de faire échouer tout le processus, avec des conséquences dramatiques en cas de magie de haut vol. Le chef du village fila la métaphore en comparant le processus à la préparation d'un gâteau à partir des seuls ingrédients et de la recette, mécanisme certes plus complexe qu'une visite au boulanger du coin mais qui autorise les fantaisies.

Après ce long exposé, je n'avais qu'une envie : fuir ce lieu froid, humide et inconfortable ; mais mon maître m'assomma de questions et me rabâcha les explications encore et encore, jusqu'à ce qu'il fut certain que j'avais assimilé – ou tout du moins retenu – ce qu'il considérait comme primordial.

Lui aussi était ankylosé par sa longue station assise sur les rochers. Il se leva, d'un signe me demanda d'en faire autant et quelques instants plus tard, nous parcourions l'îlot de long en large. Je ne savais toujours pas pourquoi nous étions là.

« D'après toi, me demanda-t-il alors que nous contournions l'unique et rachitique massif de rochers du lieu, laquelle de ces deux techniques vais-je t'apprendre en premier ? »

La réponse était évidente : la magie du résultat était tellement plus simple et moins dangereuse que celle de la méthode qu'il aurait été fou s'il avait tenté de commencer par autre chose.

Fou ? Mon maître l'était assurément, ou du moins ce fut l'impression qui m'assaillit lorsqu'en réaction à ma réponse, il éclata de rire. Quelle drôlerie avais-je proféré par inadvertance ? Il ne me laissa pas longtemps dans l'expectative.

« Bien raisonné, Andemnia, mais ce n'était pas la bonne réponse. Et pour cause, tu ne pouvais pas imaginer ce que j'attendais sans posséder une solide connaissance des arts magiques ou posséder des dons d'extra-lucidité, ce dont je me permet de douter dans les deux cas. Non, je ne vais pas commencer par l'enseignement de la magie du résultat, pas plus que celui de la magie de la méthode. La réalité est, comme souvent, bien plus subtile et bien moins binaire : tu vas étudier comment ne pas faire de magie. »

Il s'arrêta, se retourna et me fixa. À l'exception d'un grand sourire qui découvrait des dents mal soignées, il semblait sérieux.

« Tu as tout à fait compris ce que j'ai dit, ce n'était pas une hallucination – ferme la bouche, tu vas gober une libellule. C'est d'ailleurs la seule étape qui sera identique à ce que l'on enseigne d'ordinaire dans les écoles de sorcellerie. La raison en est fort simple, mais je te dois quelques explications pour que tu puisses la comprendre. Connais-tu les deux étapes de l'action de la magie ? Non, bien sûr. »

Les épaules de mon maître s'affaissèrent ; petit à petit, il prenait conscience de l'ampleur de la tâche dans laquelle il s'était lancé. À sa décharge, j'étais pire que la débutante habituelle, car elle au moins s'intéressait à cette matière et avait usé de sa curiosité pour en découvrir les notions primordiales. Mon ignorance, elle, était totale.

« Tout d'abord, continua-t-il, le magicien doit *lancer* le sort, c'est-à-dire qu'il doit faire en sorte qu'il se passe quelque chose. Cette transition de « rien du tout » à « quelque chose » est délicate, en particulier à cause d'une notion dont nous discuterons plus tard que l'on appelle « inertie », qui représente la résistance au changement. Une fois l'effet voulu obtenu, dans l'immense majorité des cas, le magicien veut que ce qui a commencé, continue, ce que l'on appelle *maintenir* le sort. C'est une étape très différente de la première, dans sa nature comme dans son fonctionnement. Ces deux points nécessitent volonté et concentration, chacun à sa manière ; mais leur point commun est de fatiguer le mage. Me suis-tu ?

— Je pense.

— Tu dois en être sûre. Ton apprentissage sera déjà assez délicat sans que tu ne t'handicape en prétendant comprendre des points qui t'échappent. Je préfère être interrompu par une question stupide que devoir recommencer trois semaines d'explications parce qu'il restait une incompréhension majeure. »

J'acquiesçai.

« Une autre différence entre ces deux cycles, c'est que maintenir un sort est d'une simplicité bien supérieure à son lancement. Parfois trop simple, en réalité, aussi le magicien inexpérimenté se retrouve dans l'incapacité d'arrêter son effet. Quel problème, me demanderas-tu alors, si le sortilège n'est pas dangereux en lui-même ? Le premier, c'est l'épuisement. Rappelle-toi : la magie fatigue, donc le sorcier incapable de s'arrêter fatiguera, donc sera de moins en moins dans la capacité de stopper le charme qu'il a lancé et sera entraîné dans un cercle vicieux qui ne s'arrêtera que par l'inconscience du malheureux ou l'intervention d'un tiers. Mais ce n'est pas là le principal danger auquel tu t'exposes. »

Mon maître s'arrêta de nouveau pour me toiser du regard. Ses lèvres bougèrent sans un bruit alors qu'il pesait avec soin ses prochaines phrases. Il reprit d'une voix plus sourde, presque un murmure, comme s'il craignait que l'on surprenne ses propos.

« Ton cas, Andemnia, est différent. Ta puissance exceptionnelle t'immunise, pour ainsi dire, à ces problèmes de fatigue qui sont la plaie des jeunes étudiants, car ils sont proportionnels à un potentiel qu'eux n'ont pas encore développé. Hélas pour toi, cette caractéristique n'est pas, dans ce cas précis, une bénédiction, car elle t'expose, non seulement toi mais aussi ton entourage, à un danger encore plus

grand. Une magie puissante est dangereuse, bien sûr par sa puissance même, mais aussi par les effets secondaires qu'elle provoque.

« Vois-tu, en règle générale, un grand pouvoir est lié à une sensibilité importante à la magie ; et le mot « sensibilité » est à prendre ici dans ses deux sens. Toute forme de sortilège, quelle qu'elle soit, laisse une trace dans l'espace et le temps ; les personnes alentours peuvent, si elles ont les capacités et l'entraînement nécessaire, ressentir la pulsation induite par l'utilisation de la magie. De la même manière, tout sort lancé laisse une trace qui s'efface graduellement, et que d'aucuns peuvent découvrir. C'est là ce que je qualifierais le bon côté de la sensibilité thaumaturgique. Mais il y a aussi, hélas, un mauvais côté.

« Car la magie est dangereuse – et je ne le répéterai jamais assez, surtout à toi. Une décharge soudaine et violente de pouvoir perturbe le corps même des êtres vivants à proximité. C'est un fait indéniable mais méconnu, car dans l'immense majorité des cas ce phénomène reste inaperçu : les puissances en jeu sont trop faibles et la population trop peu réceptive pour s'en apercevoir. Mais qu'un maître décharge toute son énergie sans avertir les disciples à ses côtés, et c'est la catastrophe assurée ! Dans ces cas, la dissipation de la vague peut provoquer des effets visibles graves, allant jusqu'à la mort dans les cas les plus extrêmes. »

Mon maître se tut. Je n'osai briser le silence et restai là, plantée dans la grève, à contempler mes pieds. Une légère brise transportait la légère fragrance de menthe, d'huile de lin et de moutarde qu'exhalaient encore les bandages du magicien. Les ressentis étranges de Zweyll lorsque je vaincus le démon. La mort des magiciens-dirigeants de Zwal'Nohlt. Les blessures de mon maître. Tous ces événements étranges trouvaient leur explication, laquelle ne me plaisait pas du tout. Le point soulevé par le chef du village était d'une importance extrême, je ne pouvais pas me permettre de mettre la vie d'autrui en danger à la moindre tentative de sorcellerie – ou pire, à la prochaine crise. Une question s'insinua dans mon esprit et le chatouilla jusqu'à ce que, n'y tenant plus, je la formulai à voix haute :

« Si la magie puissante blesse les magiciens sensibles, comment ces derniers peuvent utiliser leurs pouvoirs ? Pourquoi n'ai-je pas ressenti de tels effets ?

— Parce qu'il est facile de s'en prémunir, seule la concentration entre en jeu. Ainsi, le sorcier est toujours prémuni de cet effet secondaire, et ses acolytes n'auront aucun mal à en faire de même s'ils sont prévenus. Mais assez parlé théorie pour aujourd'hui, l'heure avance et nous aurons le temps de discuter de tout ceci au calme. Passons à la pratique. Assieds-toi là. »

J'obéis à son ordre et m'installai le moins inconfortablement possible sur les galets ronds et froids. Le soleil filtrait à travers les grands aulnes qui peuplaient la rive, avait chassé la brume et répandait dans mon dos une douce chaleur bienvenue.

Et alors commença ma première leçon de magie, ou, pour être tout à fait exacte, de non-magie. Je compris enfin pourquoi mon maître nous avait menés en ce lieu saugrenu, alors que n'importe quel autre endroit du village et de ses alentours eut été plus confortable. L'exercice était celui proposé d'ordinaire aux débutants dans les écoles de sorcellerie, et consistait à éteindre une flammèche que le maître générait par magie. Or, il arrivait parfois que par erreur, l'étudiant inexpérimenté amplifie l'effet au lieu de le contrer. Mon maître, qui connaissait ma puissance, s'était tout simplement arrangé pour que, quoi qu'il se passe, je ne provoque pas un incendie dramatique.

Mon maître s'était assis face à moi, dos à la rivière, et tendit sa main vers moi, la paume vers le ciel. Comme prévu, une petite flamme vacillante, semblable à celle d'une bougie, apparut au creux de sa paume. J'inspirai à fond et expirai de même. Que devais-je faire ? Il ne m'avait donné aucun autre conseil que « Concentres-toi et laisse parler la magie », ce qui était bien vague.

Je fixai la lumière dansante et sentis ma gorge se nouer, mais je n'avais guère le choix. Je bloquai ma respiration et me concentrai avec l'espoir de procéder de manière correcte.

Rien.

Je n'avais pas provoqué l'apocalypse.

J'avais échoué cet exercice infantin.

Peut-être était-ce ma concentration qui étais mauvaise ? Je réessayai. Toujours rien.

Sans doute ma façon d'appréhender la chose n'était pas la bonne, j'en essayai une autre. Rien. Puis une autre. Toujours rien. Et une troisième, et encore plusieurs après, mais sans succès.

Ces échecs répétés m'énervaient et me frustraient. Détentrices d'un potentiel immense, je n'étais pas capable de réussir l'exercice le plus simple de tous. À moins que ce ne fut le stress qui perturbai mes tentatives ? Je respirai lentement et profondément pour tenter de me calmer, tandis que le chef du village restait là, imperturbable, sa flammèche dansante dans la paume.

La tension n'entraînait pas en jeu car cette nouvelle tentative échoua comme toutes les précédentes. Même la faible brise avait plus d'influence que moi.

Alors, quoi ? Pour quelle raison étais-je incapable de réussir une activité que quiconque devrait être capable de réussir sans effort ? Était-ce là l'effet de mon jeune âge ? Mon manque total d'intérêt pour les arts magiques entraînait-il en jeu ? Je n'avais aucune idée des réponses à toutes ces questions, ce qui ne m'empêchait pas d'essayer encore et encore, sans résultat.

Le soleil était haut dans le ciel lors qu'enfin mon maître stoppa l'entraînement. Je découvris que j'étais en nage et que j'avais très soif – pas à cause de notre activité mais parce que j'étais restée plus de deux heures en plein soleil avec une robe sombre.

Malgré mon dépit, je parvins à tirer un enseignement positif de cette matinée : mon incapacité laissait supposer que mon pouvoir ne provoquerait pas de cataclysme à la moindre tentative d'utiliser la magie.

\* \* \*

En vérité, il me fallu presque une semaine d'essais quotidiens avant que je ne parvinsse à éteindre ma première flammèche, et une dizaine de jours supplémentaires furent nécessaires pour que je réussisse cet exercice de manière systématique.

Ma vie ne se résumait pas à cela, loin de là et heureusement pour ma santé mentale. Le magicien appliquait les relations maître-disciple habituelles dans ces contrées : si le maître enseigne son savoir à son disciple, ce dernier l'aide en retour dans diverses tâches. Dans mon cas, ces aides étaient assez semblables à celles que m'avaient demandées les villageois à ceci près que maintenant je ne travaillais que pour une seule personne. Sur les conseils d'Helmond, il me choisissait des tâches moins inintéressantes et surtout plus adaptées à mon âge ; aussi les accomplissais-je sans rechigner et sans qu'il n'y retrouve à redire, à l'exception des rares fois où il me chargea de la cuisine.

Il avait aussi suivi les conseils d'Helmond, aussi toutes mes soirées étaient occupées par un enseignement des plus classiques, qui allait du calcul, que j'abhorrais, à la lecture, que j'adorais, pas en tant que telle mais pour l'énorme bibliothèque que possédait le chef du village. Enfin, énorme... c'était à peine de quoi remplir une grosse armoire, mais à cette époque elle restait la plus impressionnante collection d'ouvrages que je n'avais jamais vue. J'appréciais cet exercice d'autant plus qu'il m'était facile ; bien que n'ayant jamais appris l'écriture utilisée à Berris avant d'y arriver, sa complexité n'avait rien à voir avec l'horreur hiéroglyphique de la transcription de mon dialecte wezless natal.

Je passai ainsi des jours agréables ; une seule chose me manquait vraiment : la compagnie de mes amis. Hélas, les villageois avaient pour la plupart choisi de m'ignorer, chacun agissant comme si je n'existait pas, et je sus bientôt que les rares enfants qui osaient encore me parler – ou pire, jouer avec moi – se faisaient réprimander avec célérité et sévérité. Je m'estimai toutefois heureuse de n'avoir été victime d'aucun incident malencontreux.

Enfin vint le jour où mon maître décréta que j'étais capable d'efficacité dans mes arrêts magiques et qu'il était temps que j'apprenne ce qu'était que lancer un sortilège. Une fois de plus, nous re-

tournâmes au banc de gravier par un petit matin frais pour la saison, et l'homme usa du ton emphatique et grandiloquent qu'il prenait chaque fois qu'il croyait exprimer une idée importante.

« Comme tu l'avais deviné lors de ta première leçon, je vais t'enseigner aujourd'hui les prémices de la magie du résultat. Voici un avertissement solennel : en aucun cas tu ne dois pas t'attendre à un résultat immédiat. À l'instar de tes premières expériences, il est possible, oserais-je dire probable, que tu commences par échouer tes exercices. Je comprends que ce peut être frustrant, mais c'est une étape toute à fait normale par laquelle chaque étudiant doit passer. Ceci est d'autant plus vrai que, de part ta puissance latente, la maîtrise sera plus délicate, et que tu es sensiblement plus jeune que l'apprenti débutant moyen, et que cela rendra tes premiers essais d'autant plus délicats. »

Bien qu'il semblai sincère, je ne parvins pas à me débarrasser de l'impression gênante que ces avertissements n'étaient qu'une bienveillance destinée à minimiser mes futurs revers et leurs impacts sur ma motivation.

« J'attire ton attention sur un point en particulier, continua-t-il, qui n'est autre que la sécurité. Tu dois toujours et en toutes circonstances avoir cet objectif à l'esprit. Ne prends aucun risque inconsidéré. Arrête tout au premier signe étrange, à la moindre réaction imprévue. Ces précautions sont importantes pour tout un chacun mais vitales pour toi. Nous nous engageons en terrain inconnu, et nul ne sait ce que pourrait provoquer ton pouvoir s'il était hors de tout contrôle. Je n'ai qu'une étudiante, et je préfère devoir la consoler d'un échec qu'enterrer son cadavre.

« Mais ne t'inquiètes pas outre mesure : je serai là pour t'aider et, autant que faire ce peut, empêcher de te mettre en danger ; à toi d'éviter toute témérité malvenue et tout devrait bien se passer. »

Sa manière de tenter de me rassurer contenait beaucoup trop de conditionnels pour y parvenir. J'avais réfléchi à ce qui pourrait se passer la première fois que je tenterais de lancer un sort. Serais-je submergée par un raz-de-marée de magie ? Le sortilège serait-il amplifié au-delà de toute attente ? Il était aussi possible qu'il n'y aie pas de corrélation entre mes pouvoirs et le lancement d'un sort, ou que toutes mes tentatives restent vaines. Mes journées de tentatives laborieuses de non-magie m'avaient convaincue que les solutions chaotiques seraient improbables, car se seraient déjà manifestées – mais tout à coup cette certitude s'évapora.

J'étais au pied du mur, et je ne tarderais pas à connaître la réponse à mes interrogations. Mon maître reprit :

« La magie du résultat est surtout affaire de concentration. En réalité, toute magie est concentration, mais cette branche-ci plus que les autres. Pour simplifier, les choses se passent ainsi : tu veux qu'il arrive un résultat précis, c'est ce que nous appellerons *un effet*. Imagine maintenant que quelqu'un – n'importe qui, ça n'a aucune forme d'importance – a déjà tout préparé, d'un point de vue magique, pour que cet effet arrive. Me suis-tu ?

— Oui.

— Dans ce cas, il suffit de se concentrer pour que la magie sache *toute seule* ce qu'il faut faire pour arriver à l'effet désiré : tu n'as pas besoin de savoir *comment* cela va arriver, seule la connaissance du résultat final importe. C'est exactement cela, la magie du résultat. Beaucoup de sorts ont tellement été préparés depuis la nuit des temps que chacun, où qu'il soit, peut les lancer s'il en connaît l'effet. Est-ce clair ?

— Très clair.

— Le sort ne fonctionne que si tu as une connaissance précise de ce qu'il permet de faire, c'est un art qui ne souffre pas l'approximation, c'est pour cela qu'une bonne concentration est indispensable. Autre chose : si les sortilèges de la magie du résultat sont simples à lancer, le magicien n'en maîtrise pas le fonctionnement, et ne peut donc pas prévoir les obstacles qui en interdiraient la réalisation. De telles applications de la magie ont donc un risque – faible mais réel – d'échouer sans raison apparente. Que dire d'autre... rien d'utile à ton niveau. Nous allons donc pouvoir faire un premier essai. Es-tu prête ?

— J'espère...



— Mauvaise réponse. Je veux de la volonté, pas des incertitudes. Sans volonté, tu cours vers le mur de l'échec, lequel est injustifiable par la paresse ou l'indiscipline. Es-tu prête ? »

Je réfléchis un instant à la question. L'heure n'était plus aux tergiversations. J'étais parée et le lui fis savoir.

Il avait amené avec lui une vieille lampe à huile en terre cuite et un seau. Il cala la lampe entre les galets après avoir vérifié son remplissage, remplit le seau à la rivière et se rassit en face de moi, ces deux ustensiles entre nous.

« Nous allons commencer par le classique des classiques : allumer un feu. C'est un exercice relativement simple, pratique à maîtriser dans la vie de tous les jours, infalsifiable et qui permet de vérifier immédiatement sa réussite. Tout ce que tu as à faire, c'est de te concentrer pour que cette mèche s'enflamme. Juste ça : une petite flamme, exactement celle que l'on obtient par un allumage naturel : tu n'as pas besoin de voir trop grand ; imaginer un incendie n'aiderait pas – mais une concentration parfaite sera indispensable. Et à cet instant, tu devrais avoir une question à me poser.

— Une question ? Je dois seulement me concentrer ? Rien d'autre ?

— C'est exactement celle que j'attendais. Peux-tu développer ce que tu entends par « seulement te concentrer » ?

— Eh bien, je pensais qu'il fallait une formule magique, et une baguette, ou un bâton, et plein d'accessoires. Tous les magiciens que j'ai connus utilisaient ce genre de chose, même si je n'en ai pas vu beaucoup.

— Belle déduction. Tu serais peut-être déçue de l'apprendre, mais rien de tout cela n'est indispensable. Un magicien aveugle, immobilisé et nu est toujours capable d'exercer son art.

— Mais pourquoi toutes ces fioritures si elles sont inutiles ?

— Attention aux mots, Andemnia ! Je n'ai jamais prétendu qu'elles étaient inutiles, seulement que l'on peut s'en passer. Pour la majorité d'entre elles, ce sont des aides à la concentration, bien qu'il existe de rares objets qui améliorent la sensibilité ou le potentiel. Meilleure est la concentration, plus le sort est simple à lancer et moins il fatigue. Les écoles de magie imposent souvent à leurs étudiants des formules toutes faites, des gestes chorégraphiés et des objets standardisés, car cela permet de rationaliser l'enseignement. Je ne pense pas avoir assez d'élèves pour avoir besoin de ce genre d'artifices ; de plus je suis curieux de savoir ce dont tu es capable sans cela.

— Si je comprends bien, si je sens que quelque chose peut m'aider à me concentrer, je dois m'en servir ?

— Tout à fait. D'ailleurs, trouver ses propres aides à la focalisation est une bonne chose, car des accessoires personnels seront toujours plus efficaces que tout ce que je pourrais te conseiller. »

Alors je me concentraï, encore et encore. Je me focalisai sur cette flamme, j'imaginai des dizaines et des dizaines de lampes, de bougies, de flammèches de toutes sortes, de toutes tailles et de toutes couleurs. J'allai jusqu'à demander à mon maître d'allumer cette lampe en particulier, afin de visualiser la façon exacte dont elle brûlait – et, mais je n'en avais pas conscience sur l'instant, pour me convaincre que ce n'était pas un piège et que cette lampe à huile fonctionnait.

Je réfléchit à toutes les manières possible pour m'aider dans ma tâche et en mis en application une bonne part. Certaines firent rire mon maître, d'autre l'inquiétèrent comme je m'inquiéterais aujourd'hui si je devais superviser une jeune élève qui agirait de même.

Rien de tout cela ne fut efficace. Le temps passait, et cette lampe à huile s'obstinait à rester éteinte. Les jours raccourcissaient, et cette lumière m'obnubilait de plus en plus.

Un mois environ après la première tentative, alors que je n'avais pas progressé d'un iota, mon maître me réprimanda pour avoir négligé mes devoirs annexes : alors qu'il venait vérifier si j'avais fini, le nettoyage qu'il m'avait confié n'avait pas été commencé. Il m'avait trouvé assise à la table de la cuisine, fixant avec obstination cette même lampe à huile que j'avais posée devant moi, persuadée que l'humidité

de l'îlot empêchait la mèche de s'enflammer. À partir de ce jour, le chef de Berris réduit notre entraînement quotidien et tâcha de varier nos activités, mais cet exercice resta l'unique enseignement magique auquel j'eus droit.

En plus de l'échec lui-même, mon incapacité à maîtriser la magie m'inquiétait. Certes, cela m'interdisait de provoquer un quelconque cataclysme par mégarde, mais mon maître avait trop insisté sur mon devenir si je ne contrôlais jamais mes pouvoirs ; et les perspectives d'avenir que j'imaginai s'assombrissaient pour finir certains jours dans le sinistre le plus total.

\* \* \*

Après un automne doux pour la région, l'hiver arriva d'un coup, brutal, implacable. La température avait chuté pendant la nuit ; une fine couche de neige poudreuse et gelée recouvrait Berris et la campagne environnante. C'est à cette occasion que mon maître découvrit que, arrivée au printemps, je ne possédais pas d'habits chauds dans une région rigoureuse. Il en commanda en urgence, mais refusa d'annuler nos entraînements le temps qu'ils soient prêts.

C'est ainsi que, ce matin là, je me retrouvai assise sur cette grève que je ne connaissais que trop bien, emmitouflée tant bien que mal dans d'épaisses couvertures qui ne me protégeaient pas du vent glacial qui courait à la surface des flots, avec pour seule envie de finir aussi vite que possible cet horrible exercice pour me retrouver dans un endroit chaud.

Y eut-il un lien avec mon envie de me réchauffer ? Un effet secondaire de cette soudaine motivation qui m'avait cruellement manqué les semaines passées ? Une coïncidence invraisemblable ? Je ne l'ai jamais su. Ce matin là, je regardai la lampe à huile coincée entre les galets, comme chaque matin depuis près de deux mois, et je savais comment l'allumer. Ce fut un déclic, tout à coup la solution était évidente, et j'étais sotte de ne pas l'avoir comprise plus tôt. Je me concentrai, et à peine quelques secondes après la mèche portait la flamme tant attendue.

D'un coup, tous mes soucis s'envolaient, l'avenir s'illuminait devant moi ; je n'étais pas une incapable, la magie m'était accessible, je pourrais maîtriser mes pouvoirs. Peut-être que ma vie ne serait pas « normale », mais je n'étais pas condamnée à la crainte permanente d'une crise dévastatrice qui détruirait mon entourage comme moi-même.

Le sais-tu, que les galets givrés sont glissants comme des savonnettes ? Pour ma part, j'en avais fort bien conscience, car j'avais traversé la moitié de l'îlot pour venir à mon poste ; mais dans mon ravissement je l'oubliai. Je sautais de joie en hurlant, quand mon pied dérapa sur un rocher plus traître encore que les autres. Je chus en arrière. Les couvertures dans lesquelles j'étais engoncée m'empêchèrent de reprendre mon équilibre et je finis dans la rivière. Mon crâne cogna le fond, m'assommant sur le coup, et le courant me traîna sur plusieurs mètres avant que mon maître ne réagisse et parvienne à me récupérer.

Dans un bourg de la taille de Berris, une enfant qui tombe, au début de l'hiver dans la rivière glaciale, et qui est ramenée encore dégouttante jusqu'au village, est une histoire qui est très vite connue de tous. Dans de pareils cas, l'on amène le magicien, le prêtre ou le chamane local, on prie les dieux et on espère très fort que le médecin soit doué ou qu'un miracle intervienne pour que l'enfant n'attrape pas l'une de ces terribles et mortelles fluxions de poitrines, hélas si courantes dans de pareils cas.

Lorsque je me réveillai enfin, la nuit tombait. J'étais dans mon lit, dans ma chambre ; un feu puissant à en roussir les murs ronflait dans le poêle et Helmond somnolait à mon chevet. Là, je subis un long sermon sur l'attention à porter à son environnement, surtout lorsqu'il est dangereux, puis un récit sur ce qui m'arriva entre l'instant où je m'étais assommée dans la rivière et celui où je me suis réveillée. L'instituteur avait tenté de prendre sa voix bourrue qu'il utilisait d'ordinaire pour distribuer punitions et réprimandes, mais malgré ses efforts je le sentais soulagé de me voir éveillée et lucide.

S'il est une anecdote qui circule encore plus vite que celle de l'enfant tombée dans la rivière, c'est celle de l'enfant tombée dans la rivière en hiver et qui est sur pieds trois jours plus tard. C'est précisément ce qu'il m'arriva. Je savais déjà, de part la flèche qui m'avait traversée l'épaule et grâce à la cicatrice disgracieuse qui en résultait, que j'avais une capacité de cicatrisation hors du commun ; j'appris alors que j'étais capable de barboter dans une eau glaciale sans autre dommage qu'une sévère fatigue de quelques jours. Un tel exploit ne manqua pas d'alimenter les rumeurs à mon sujet, mais pour le peu que j'en savais, je n'en avais cure : j'avais bien mieux à faire.

\* \* \*

L'hiver fut long et glacial, même selon les normes de cette région continentale, au pied des montagnes, habituée à voir son sol recouvert d'une épaisse couche de neige des mois durant. Ce déclic m'avait donné goût à la magie, une fois les bases maîtrisées, je compris que j'adorais ça, et le noble art me pris de passion. Mon maître possédait une bibliothèque qui me paraissait, à l'époque, immense et bien garnie ; et une bonne part des ouvrages en sa possession traitaient de la magie. Il traitait ses livres avec respect, aussi mis-je longtemps avant de trouver le courage de lui demander de m'en prêter. Cette nouvelle lubie l'étonna autant qu'elle l'enchantait : ainsi je travaillais mes connaissances magiques, j'améliorais ma connaissance de la Langue et je m'occupais pendant les longues soirées qui arrivaient.

Aidés par ma motivation et mes lectures, mes progrès furent rapides quoique pas exceptionnels ; avant le dégel je maîtrisais les bases que tout débutant maîtrise en une saison, et cela me satisfaisait.

Le dégel... Jusque là, j'avais toujours vécu à Zwal'Nohltl. La cité wezlesse n'était pas très loin de Berris, en tous cas pas assez pour que le climat à l'extérieur soit très différent entre les deux villes ; mais j'avais toujours vécu dans la partie souterraine, dans laquelle régnait toute l'année un climat doux et tempéré. Jusque là, pour moi, la neige n'était qu'un divertissement passager dans lequel nous allions jouer, mon frère, mes sœurs et moi, de temps à autres.

Là, je me retrouvai confrontée aux premières vraies neiges de mon existence. Une couche épaisse, des congères plus hautes que moi, une humidité qui s'insinue partout, la poudreuse qui vole au premier coup de vent et anéantit toute visibilité ; mais surtout la présence quotidienne, absolue et inévitable, sans autre choix que de l'affronter et sans caverne douillette où passer le reste de la saison dès que l'attrait de la nouveauté avait disparu. Malgré les vêtements chauds que le chef du village m'avait fait tailler, je n'avais pas l'expérience ni les conseils patients et avisés de mes parents pour m'aider – mon maître avait d'autres occupations et appréciait l'expérience, l'autonomie et la découverte par soi-même. Tant et si bien qu'il s'écoula un mois tout entier avant que je puisse revenir d'une sortie sans être transie de froid.

Mon premier hiver orpheline fut aussi le théâtre d'un drame dont je ne pris conscience que bien plus tard, bien trop tard. Ma vie était découpée entre mes exercices magiques, mes leçons, mes lectures et mes grommellements contre le climat, et comme ce dernier n'invitait pas aux longues promenades dans le village, je vivais presque coupée du monde. Les villageois, eux, continuaient à communiquer, et parmi les moult rumeurs qui couraient plusieurs me concernaient.

Après le procès, l'idée d'être le village le plus puissant et le plus influent de la région – en bref, la capitale du monde connu pour beaucoup de Berrisseois – avait fait son chemin et était bien acceptée, même si elle nécessitait que je devienne la principale force de frappe de ce plan à long terme. Hélas ! Mon manque cruel de progrès finit par se savoir, ma chute dans la rivière sans dommage alimenta nombre de conversations et l'hiver, ralentissant les communications, n'aida pas à la diffusion de mes progrès rapides. Au fur et à mesure des longues veillées alcoolisées, ma cote de popularité baissait dans la population ; certaines voix commencèrent même à s'interroger sur la pertinence du plan du chef et de mon devenir.

Quant à moi, isolée de tous ces racontars, je naviguais dans la plus pure inconscience ; tout allait pour le mieux dans un monde intéressant à défaut d'être tout à fait agréable. Seul, un incident m'interpella de toute la saison froide. C'était par un bel après-midi, vers le premier tiers de l'hiver. Les chutes de neige avaient cessé depuis plusieurs jours, et un pâle mais vaillant soleil brillait sur Berris et ses alentours, dont les rayons tiédissaient avec peine l'atmosphère glaciale. C'était l'occasion pour les caravanes de se remettre en route, et ce jour-là, l'une d'entre elles profitait d'une halte au village pour organiser un marché.

De tels événements, rares en hiver, provoquaient une grande agitation. La place principale, encombrée d'abris temporaires, de petites tentes et de présentoirs, grouillait de monde. Bardes, marchands, conteurs, saltimbanques, rémouleurs, chacun s'affairait et tâchait de tirer le meilleur profit de son passage dans le bourg, et les berrisseois profitaient de leur présence pour parfaire leurs stocks d'épices rares, d'alcools précieux et de nouvelles fraîches. J'aimais bien de telles journées, c'était une facette du vaste monde qui venait à moi, et chacun avait tant d'occupations que je pouvais me promener en toute liberté dans les allées improvisées de la grande place.

Malgré la cohue, il était rare que ma présence passe inaperçue ; fréquemment on se signait à mon passage, on m'évitait ou m'ignorait de manière ostensible. Les plus hardis interrogeaient même la populace locale sur ma présence incongrue, mais comme les locaux semblaient accepter ma présence et que je ne représentait ni danger immédiat ni source de revenu, je n'ai jamais été inquiétée et pouvais flâner en paix entre les étals.

Jamais, par contre, je n'avais une réaction telle que celle à laquelle je fus confrontée ce jour là. Derrière un présentoir garni de flacons d'alcool à l'extrémité d'une allée devisaient deux hommes. Ils m'avaient vu arriver de loin, n'avaient pas cessé de me fixer depuis lors, et avaient échangé clins d'œil entendus, coups de coude et murmures. Le plus petit en particulier était perturbé par ma présence. Il avait sorti son boulier et calculait je ne sais quoi sans cesser de me jeter des regards en coin, ce qui me laissa l'impression désagréable d'être une marchandise potentielle et lucrative.

\* \* \*

L'hiver aurait dû être fini mais paressait ; trois semaines avant l'équinoxe les sols étaient encore couverts d'une épaisse couche de neige alors que d'ordinaire à cette époque il ne subsistait que des plaques éparées, et l'épais couvercle de nuages semblait infini. Un après-midi, alors que je pestais une fois de plus contre les exercices mathématiques rudimentaires que l'on m'avait infligés, j'entendis des vociférations filtrer à travers les minces cloisons de l'hôtel de ville.

Étrange. À cet instant se déroulait le conseil hebdomadaire, moment d'ordinaire calme

Je ne m'interrogeais pas longtemps sur la raison de ces cris, car mon maître ouvrit la porte avec violence. Son apparence calme ne me trompa pas trois secondes, ses mouvements étaient secs, nerveux, il respirait trop vite, et sa voix tremblait lorsqu'il me demanda le le suivre sur l'instant pour régler une affaire d'importance qui me concernait.

Je me retrouvai alors dans la grande salle, face à une assemblée composée du chef du village, de la Sagesse du Village et, surprise, d'une collection de représentants de toutes les familles et toutes les classes sociales du bourg. Pour une fois, ils étaient parvenus à se mettre d'accord. Mon maître les pria de répéter leur requête en ma présence, étant donné que j'étais la première concernée. Ce fut un grand homme qui prit la parole : le négociant en matériels de luxe et de précision, que je connaissais mal mais que je savais hautain et désagréable – en réalité, il semblait détester tout le monde.

Sans jamais se tourner dans ma direction, il débita à toute vitesse une logorrhée imbitable, imbibée d'un luxe incongru de formules alambiquées et de mots superfétatoires complexes, le tout dans l'espoir évident que je ne comprenne pas un traître mot de son laïus et que je m'humilie à en demander une traduction simplifiée. Il ignorait tout de mes lectures et des progrès rapides associés, aussi n'eus-je pas de réelle difficulté à comprendre qu'il jugeait mes capacités insignifiantes, mon perfectionnement inexis-

tant et doutait que les promesses du chef puisse un jour s'accomplir. Un paysan ajouta, au grand dam de l'orateur, que j'étais aussi responsable de la rigueur inhabituelle de l'hiver et que cela était inadmissible.

« Que désirez-vous au juste ?, demanda mon maître après avoir laissé échapper un long soupir.

— La soumettre à un test pour évaluer la réalité de ses capacités, à l'issue duquel nous déciderons si cette... personne est digne de rester sous notre protection.

— Vous remettez une de mes décisions en cause ? », s'étrangla le chef.

Le négociant hautain claqua des doigts, et aussitôt une femme entre deux âges, serveuse dans l'une des auberges, s'avança avec un épais dossier.

Il s'avéra alors que mon maître et l'instituteur n'étaient pas les seuls capable de retrouver d'obs-cures lois inconnues. Le groupe avait exhumé un ancien édit qui les autorisait à contester n'importe quelle décision personnelle du chef s'ils parvenaient à prouver un certain nombre de soutiens. Ils s'étaient présentés au conseil hebdomadaire avec une liste d'appuis complète, irréprochable et très au-delà du minimum requis.

Mon maître grogna quelque chose d'incompréhensible, vérifia la liste une fois encore et soupira que tout lui semblait hélas en ordre.

« Que comptez-vous faire, où et quand ?, demanda-t-il.

— Sur la grand-place, dans douze jours. Tous les détails vous seront communiqués en temps et en heure. Je vous garantis que ce test sera représentatif des capacités promises, et que nous prenons en considérations le temps de préparation et le potentiel tel qu'il nous a été révélé. Bien sûr, rien ne vous empêche tenter une technique de divination pour obtenir des informations en avance.

— D'ici là, intervint un éleveur, remettez une météo normale, ça jouera en votre faveur. »

Le négociant lui jeta un regard noir.

J'étais coincée. Quelle épreuve m'avaient-ils réservée ? Qu'allait-il se passer si je l'échouais ? D'évidence, ce test était truqué en ma défaveur, existait-il un moyen d'éviter ce piège ? Mon maître devait se poser les mêmes questions, mais n'y apporta pas de réponse. Il avait convié Helmond. Les deux hommes tentaient d'imaginer ce que pouvaient manigancer les villageois, sans parvenir à une certitude.

« Est-ce qu'on ne pourrait pas utiliser la magie pour deviner leurs plans ? »

Je m'étais incrustée dans la conversation, ce qui avait provoqué un blanc au cours duquel mon maître m'avait gratifiée d'un sourire triste, avant de demander à Helmond de m'expliquer.

« C'est impossible, Andemnia, me dit-il. La divination est un art très délicat, qui nécessite à la fois une grande sensibilité et une immense expérience pour interpréter les signes obtenus de manière cohérente. Cette branche de la magie demande des années et des années d'études pour un piètre résultat. Personne ici ne serait capable d'en tirer des renseignements d'une précision suffisante. »

Il poussa un profond soupir, et s'affala sur la table.

Les jours suivants furent du même acabit, tout aussi moroses, avec la fatigue et la tension nerveuse en plus. J'avais listé mes connaissances magiques, et le résultat était d'une maigreur anorexique, quoique normal compte tenu de mon jeune âge et du peu de temps de formation que j'avais suivi. Je savais allumer un feu, soigner des écorchures, m'éclairer, et... c'était à peu près tout. Ces sortilèges, fort utiles dans la vie quotidienne, m'étaient d'une inutilité totale dans tous les types d'épreuve que je parvenais à imaginer. Le groupe de villageois avait évoqué le fait que le test prévu prendrait en compte les promesses du maître du village ; or ses prévisions allaient dans le sens d'une protection contre les envahisseurs – chose que j'étais très loin d'accomplir à cet instant, sauf peut-être en éblouissant quelqu'un, par une sombre nuit sans lune.

Mon maître, parfois aidé de l'instituteur, tenta de me préparer. À quoi ? En réalité, à rien en particulier, car comment se préparer à quelque chose dont on ignore tout ? Le pire était que ce manque d'information n'avait pas la moindre importance, car, à cause du stress, je perdais tous mes moyens. La

simple réussite d'exercices qui me paraissaient faciles encore une semaine plus tôt était devenue une torture, ce qui me stressait, m'énervait, énervait mon maître et nous entraînait dans un cercle vicieux d'échecs successifs.

Trois jours avant la date fatidique, aucune information ne nous était parvenue, malgré les tentatives répétées du chef du village. Cajoleries, menaces, promesses, pots-de-vin : rien n'avait fonctionné, la réponse était toujours la même. « En temps et en heure », et cette heure semblait être la seconde avant le début de l'épreuve.

Je ne me souviens plus qui en parla le premier, mais il arriva l'instant où nous espérâmes que tout ceci déclencherait une nouvelle crise salvatrice chez moi. L'idée était suicidaire, mais représentait notre dernier espoir. Nous serions sur la place principale du village, en plein centre de celui-ci. Si un déferlement de magie identique aux deux précédents venait à se produire, mon maître et Helmond parviendrait peut-être à se produire, mais il blesserait sans nul doute les villageois venus assister au spectacle. Il y avait aussi un risque sérieux pour que je blesse physiquement un ou plusieurs membres de l'assemblée : je ne savais que trop bien que dans ces moments là, je n'étais plus maîtresse de mes actes.

Le seul point positif à un pareil événement – mais il nécessitait une solide dose d'optimisme pour être perçu – était que la démonstration de ma puissance serait ainsi indéniable et définitive.

\* \* \*

Vint alors le jour de ma mise à l'épreuve. Au grand dam de tout Berris et en particulier des agriculteurs et des éleveurs, le temps ne s'était pas arrangé. La vague de froid perdurait, et loin de s'affaiblir elle s'était encore renforcée ; à quelques jours de l'équinoxe, une épaisse couche de neige recouvrait encore la campagne, et sous le ciel bleu et dégagé régnait un froid piquant, renforcé par un vent que le soleil ne parvenait pas à réchauffer.

L'esplanade était noire d'une foule dense et compacte ; malgré les températures frigorifiques, on était venu en masse des villages et fermes alentours pour profiter d'un spectacle rare et divertissant. Au centre de la place, un vaste espace vierge à peu près circulaire. Au centre de ce cercle, debout dans la bouillie neigeuse, le négociant en matériels de luxe et de précision haranguait la foule.

Un baratin juridique, rapidement couplé par les sifflets des spectateurs transits de froid, debout dans le vent, fit place aux règles du test que j'allais devoir passer – règles que je découvris donc en même temps que le public.

Puisque mon maître le chef du Berris avait promis que je maintiendrais le bourg à l'écart des envahisseurs, l'épreuve consistait exactement en cela : tenir des envahisseurs à l'écart. Eut égard à mon âge et à ma formation, il n'y en aurait qu'un ; et comme il ne s'agissait que d'un test, un combat à mort était exclu. Je devais donc me battre contre un homme, un adulte ; et le premier de nous deux qui immobiliserait l'autre pendant dix secondes serait déclaré vainqueur.

Je connaissais assez le peuple de Berris pour savoir que les règles seraient respectées et qu'ils sauraient reconnaître ma victoire si je réussissais pareil exploit. Mais je connaissais aussi assez mes capacités pour savoir que « exploit » était le terme adéquat ; rien d'autre ne pourrait me permettre de réussir pareille épreuve.

Sans autre forme de préparation, je fus poussée au centre du cercle, tandis qu'en face de moi la foule se fendit pour laisser place à un homme ; une immense masse de muscles et de graisse engoncée dans d'épaisses protections de cuir et de laine, son visage dissimulé par un masque aux traits déformés, atroces et sanglants. Il était l'Ennemi, et moi, petite chose fêle, fillette fragile, je devais le battre. La dualité entre la masse pesante de l'ennemi et ma silhouette fluette, bien emmitouflée dans mon épais manteau d'hiver, devait dégager une profonde ironie qui m'échappait sur l'instant.

Les cris fusèrent, les sifflets percèrent l'air, le son profond et cuivré d'un gong résonna. L'épreuve avait commencé. J'étais seule, et je n'avais d'autre choix que de la réussir.

Mon adversaire ne bougea pas. Nous nous observâmes, aussi inquiets l'un que l'autre à propos de la suite des événements. J'en profitai pour détailler l'ennemi – je devais saisir la chance la plus infime qui se présenterait à moi.

Son masque, passé la première surprise, était grossier et avait été confectionné à la va-vite, ce qui le rendait d'autant plus effrayant au premier abord et d'autant plus ridicule ensuite. Outre sa fonction première d'effroi, il incorporait deux fentes étroites au niveau des yeux qui protégeait son porteur contre la puissante réverbération du soleil sur la neige, et qui anéantissait d'avance toute tentative d'éblouissement.

Les protections de l'ennemi avaient été un tablier de forgeron, ou une armure de cuir, ou peut-être les deux dans une vie antérieure. Maintenant, ce n'était plus qu'un amas informe retenu par un jeu complexes de lanières porté par-dessus un épais vêtement de laine, sans doute récupéré de ceux que l'on porte les jours de grands froid.. Était-ce une impression ? Les lainages semblaient avoir été détrempés, inhibant de la manière la plus totale le pouvoir inflammable d'une tenue déjà ignifugée ; le feu d'une forge aurait eu des difficultés à attaquer un pareil costume, mes flammèches ridicules n'auraient pas d'autre résultats que la honte.

Je jetai un coup d'œil rapide à mon environnement. L'ennemi eut un mouvement de recul. Sa tête suivait mon regard.

À gauche, à droite, derrière, seulement la boue issue de la neige piétinée. Pas la moindre arme, pas le moindre ustensile, même pas un petit objet.

Au-delà, la foule, seulement elle ; un mur dense, compact, souple mais impénétrable de corps agglutinés ; une haie de bouches qui acclamaient et hurlaient, une forêt de bras qui encourageaient.

Et en face, la masse énorme de l'ennemi. Même s'il se laissait faire, même sans son attirail qui devait doubler son poids, je ne pouvais pas le renverser. Et je devais l'immobiliser, au sol, pendant dix secondes ? Ridicule. Impossible.

Je me surpris tout à coup à marmonner quelque chose, des syllabes dont le son était couvert par la clameur ambiante. Une très vieille prière aux dieux Wezless, ceux-là même auxquels je n'avais jamais cru, les divinités protectrices que j'avais oubliés dès ma sortie de ma ville natale.

J'étais restée trop longtemps dans l'expectative. L'ennemi, lui, avança. Lentement, d'abord, et de plus en plus vite. Je pourrais prétendre qu'il m'a chargée tel un taureau, que malgré tous mes efforts ne ne pus rien faire pour lui échapper, mais ce ne serait qu'un mensonge éhonté.

La triste vérité, c'est que je restai là, incapable de bouger, paralysée de terreur, transie par le froid. Lorsqu'il arriva sur moi, l'homme avançait à peine à la vitesse d'un pas rapide. Je ne réagis que lorsqu'il voulu me saisir l'épaule, mais trop tard et trop lentement ; sa poigne se resserra, implacable. D'un mouvement d'une souplesse insoupçonnée chez quelqu'un caparaçonné de la sorte, balaya mes jambes, me privant ainsi de tout appui.

Il m'accompagna au sol avec délicatesse, humiliation supplémentaire, et me maintint le dos au sol, dans la bouillasse glaciale. Derrière les larmes qui commençaient à poindre, je me pris à souhaiter qu'il meure, découpé, déchiqueté, réduit en une masse sanguinolente informe, de la même manière que mes deux précédents agresseurs.

Sans doute le savais-je déjà tout au fond de moi-même, je savais que ce n'était pas possible, que ce n'était même pas souhaitable. L'ennemi n'était qu'un homme, un innocent qui n'avait rien fait de pire que vouloir me soumettre à un test, qui avait trouvé le courage de m'affronter malgré les rumeurs, et qui n'avait pas profité de l'occasion pour me molester. Sous ses airs de brutes, cet homme était un gentleman, mais je n'en pris conscience que bien plus tard.

« Zéro ! »

Le nombre fatidique avait résonné dans toute la ville, hurlé par des centaines, des milliers de bouches. J'étais une incapable de la manière la plus officielle qui soit, et chacun était venu constater ma déchéance de ses propres yeux. Aveuglée par le soleil, toujours coincée au sol, les omoplates baignant

dans un liquide glacial qui avait transpercé mes vêtements, je fondis en larmes, et je pleurais toujours lorsque l'ennemi me releva. À quoi bon sécher mes larmes ? Une honte supplémentaire n'était plus qu'un détail.

\* \* \*

Trois heures plus tard, alors que le soleil disparaissait derrière les collines, j'étais dans ma chambre et je n'avais pour ainsi dire pas cessé de sangloter. Quelqu'un frappa à la porte et, sans attendre de réponse, entra. C'était Goeder, le bûcheron qui m'avait servi de geolier lors de mon séjour dans la prison de Berris. Il m'invita avec fermeté à descendre dans la grande salle, où ma présence était requise.

Il y avait là tout le groupe qui, presque deux semaines auparavant, était venu apporter sa funeste doléance au chef du village. Les hommes et les femmes occupaient les premiers rangs, et tous arboraient les mines triomphantes et soulagées de ceux qui, enfin, se sont débarrassés d'un parasite coriace. Nul public n'était présent ; en dehors du groupe sus-nommé, il n'y avait que mon maître, assis dans son trône, qui tentait sans grande conviction de se composer une apparence sûre et ferme, ainsi que Helmond, attablé devant un épais livre, une longue plume encreée à la main.

Des sifflets, des cris de victoire, divers hurlements joyeux et confus m'accueillirent lorsque je franchis le seuil. Le négociant en matériels de luxe, toujours lui, m'intima de rester debout dans un coin de la pièce. D'un geste, il demanda le silence et l'obtint aussitôt – les jours semblaient avoir accu son pouvoir sur ses disciples.

« Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, l'heure est grave ! Ainsi que nous l'a démontré le test de cet après-midi, test effectué en bonne et due forme devant un public si nombreux qu'il réfute tout argument de tricherie, l'être ici présent, membre du peuple Wezless, répondant au nom d'Andemnia, est coupable ! Coupable de quoi ?

- D'être une Wezlesse !
- Du froid !
- De la tromperie de ma femme !
- De vol !
- De la neige !
- De la mort de mon cheptel !
- Qu'on la pendre !
- Non ! Qu'elle arrête le gel d'abord !

— Silence ! Elle est coupable de haute trahison, de mensonges au dernier degré, de falsification magique, de parasitisme, de détournement d'intérêt, d'incitation à la haine et de troubles à l'ordre public. En conséquence de quoi, selon nos lois, elle devrait être condamnée à mort. Néanmoins, dans notre grande mansuétude et eut égard au jeune âge de la coupable, nous commuons cette peine en bannissement à vie. La Wezlesse répondant au nom d'Andemnia, pour avoir fait preuve de l'inexistence de ses prétendus pouvoirs, est donc la malvenue dans notre paisible bourg, et sera chassée à vue sans sommations dès demain à l'aube. »

Il y eut d'autres cris et encouragements, certains requéraient ma mort, d'autres que j'annule les prétendus maléfices que, paraît-il, j'aurais lancé.

J'assistais à ce spectacle désolant depuis mon coin de la pièce. Qui était cette ordure pour se permettre de m'insulter de la sorte ? Comment pouvait-il prétendre rendre cette caricature de justice, pouvoir possédé par mon seul maître ? J'avais raté son test minable, conçu exprès pour me faire échouer en public, pour m'humilier et attiser une haine déjà trop présente dans le cœur des péquenauds du coin. Ce soir là, personne ne me pleurait, sauf peut-être mes amis proches – et encore, cela supposait qu'ils aient compris que je n'avais aucune chance d'esquiver un tel piège.



On s'était arrangé avec soin pour que rien de ce que je sache faire ne puisse avoir d'effet cet après-midi là, mais on ne m'avait pas coupé mes griffes. Je n'étais pas dépourvue de ressources, je comptais bien le prouver et la grosse dame-jeanne d'huile qui traînait dans le bric-à-brac abscons et décoratif de la grande salle pouvait m'y aider.

« Foutaises ! »

Plus que la puissance de ma voix, ce fut la surprise qui arrêta le tumulte ; et l'instant d'après une trentaine de visages me fixait.

« Vos accusations sont fausses, je peux très bien me défendre. Mes ennemis doivent me craindre, et je le prouve ! »

Je joignis le geste à la parole, et tirai d'un coup sec la nappe qui recouvrait la longue armoire qui courait contre le mur du fond. Comme prévu, tout ce qui reposait dessus bascula, et l'énorme fiole se brisa au sol, aspergeant l'assistance. En même temps, je lançai un sort de flammes, dans l'espoir de provoquer un joli début d'incendie qui donnerait à réfléchir à ces charognes.

Une puissante odeur d'éther envahit la pièce.

Je n'eus pas le temps d'interrompre mon mouvement, et l'instant d'après une énorme vague de feu submergea l'assistance, enflammant les stocks de babioles empoussiérées. La foule se rua comme un seul homme vers la sortie, tandis que les flammes commencèrent déjà à lécher les bancs, les piliers, toute la structure lambrissée de la salle. Certains tentaient d'arracher leurs vêtements enflammés, les chairs déjà grésillantes, tout en courant vers la sortie ; parmi eux, je reconnus dans une joie mêlée d'horreur le meneur de la bande.

La déflagration, les cris et la lumière avaient alerté tout le village. La confusion était totale, partout on hurlait, on courait, on cherchait à s'organiser selon des schémas contradictoires. Toute proche de la petite porte du fond de la grande salle, menacée par l'incendie, je reculai.

Malgré la neige persistante et le froid, ou peut-être justement à cause de ce dernier, le temps était très sec depuis plusieurs jours, ce qui avait aidé l'hôtel de ville à s'embraser à une vitesse impressionnante. En à peine quelques minutes, toute la façade se laissait dévorer par des flammes gigantesques, qui sautaient déjà sur les habitations proches aux murs de colombage et aux toits de chaume. Les villageois s'efforçaient avec l'énergie du désespoir de sauver le bâtiment, mais les quelques seaux qu'ils parvenaient à lancer dans l'incendie ralentissaient à peine sa progression.

Ma chambre se trouvait à l'arrière, à l'opposé du foyer principal, aussi parvins-je à sauver quelques affaires. Je m'enfuis de la chambre alors que la fumée filtrait sous la porte, dévalai l'escalier en retenant ma respiration tant que possible, mais c'est les yeux et la gorge irrités par les gaz chauds et âcres que je déboulais dans la cuisine.

Quelqu'un hurla que le feu menaçait le grenier à blé.

Je regardai autour de moi : personne. Une fumée épaisse s'immisçait sous la porte intérieure. Je me saisis d'une miche de pain et d'une gourde qui traînaient là, et poussai la porte extérieure.

Elle donnait sur une petite rue à l'arrière du bâtiment. Le village enneigé, d'ordinaire sombre et calme à cette heure, était illuminé d'une puissante lumière jaune qui dansait sur les bâtiments et projetait des ombres grotesques et démesurées. Si je remontais cette ruelle et tournait à gauche à son extrémité, je pouvais rejoindre la route de l'ouest, celle qui allait vers les montagnes. Depuis le clocher de l'hôtel de ville, on apercevait parfois un village au loin dans cette direction, à quelques jours de marche.

J'étais jeune, mais pas naïve au point de me bercer d'illusion sur ma situation. Après un tel exploit, la seule indécision des berrisseois serait pour déterminer si je devais agoniser à petit feu ou si une mort rapide était préférable.

Je me saisis d'un bâton, y attachai mon baluchon improvisé à partir d'une couverture, refermai mon manteau et m'enfonçai dans la forêt. Quoiqu'elle pût abriter, j'y serais plus en sécurité qu'au village. »

La prêtresse interrompit son récit pour nous servir un thé et des petits gâteaux. Je les reconnus : ils avaient été confectionnés par Tamma, la femme du boucher, et elle était très fière de cette recette – à raison, car ils étaient délicieux. Mais ils n'en restaient pas moins des offrandes à Emlan, notre déesse. Tamma était si fière d'avoir pu participer à cette faveur qu'elle n'avait pas cessé de s'en vanter tout au long du banquet qu'aucun doute n'était permis sur ce point. Au final, qu'est-ce qui différenciait de la nourriture bénie d'une autre ? Un tel comportement était-il toléré de la part d'une prêtresse ? Et de la part d'un laïc ?

J'entendis un rire étouffé à ma gauche. Lorsque je relevai la tête, je tombai sur Andemnia, assise en tailleur dans son fauteuil, la tête posée sur ses mains, qui me fixait, amusée.

« Tu as encore des scrupules, me fit-elle. Ça doit faire presque cinq minutes que tu observes ce lingot à la confiture. »

Que répondre à ça ?

« Tu peux y aller, continua-t-elle, nulle colère divine ne s'abattra sur toi, aucune malédiction héréditaire ne punira ta famille. Tu peux consommer cette offrande, je t'offre ma bénédiction pour ce faire. Et si jamais il te restait un doute, rappelles-toi des textes sacrés et de ce qu'ils disent du gaspillage. »

Elle croqua dans la pâtisserie qu'elle tenait à la main.

Je jetai un coup d'œil par la fenêtre. La luminosité baissait. Un regard à l'horloge confirma mon impression : nous avions passés l'après-midi entière sur ce récit.

« Je profite de ton thé et j'y vais, il commence à se faire tard. »

La prêtresse acquiesça. Je croquai à mon tour dans le gâteau de Tamma. La confiture en jailli pour s'étaler sur ma veste. Malédiction.